

Nabokov : quelques potins littéraires (extraits de ses cours et de sa biographie)

Extraits de la biographie Vladimir Nabokov : 2. les années américaines, Brian Boyd, Gallimard, 1999

(sur ses cours concernant la littérature à Cornell)

Il prenait apparemment plaisir à l'acte même de la présentation : s'il suivait de près un texte préparé, il utilisait ses notes comme un chef d'orchestre interprète une partition. Il se dressait sur la pointe des pieds ou allait et venait entre le pupitre et le tableau avec une telle fougue qu'il donnait l'impression d'une prodigieuse énergie physique. C'était "un acteur exceptionnel qui savait suggérer qu'il divulguait un secret, l'essence même des choses : nous croyions qu'il allait tout révéler". Il avait une passion pour son sujet, une manière unique de regarder les choses, un talent pour la provocation et l'exagération, le don de stimuler l'imagination, le génie de la surprise préparée.

Il entrait dans l'amphithéâtre avec une grande intensité, Vera sur ses talons. L'hiver, emmitouflée jusqu'aux oreilles, il frappait le sol du pied pour secouer la neige de ses caoutchoucs et ôtait son manteau, que sa femme – "mon assistante", disait-il aux étudiants – pliait sur une chaise avant d'enlever le sien. Puis il extrayait ses notes de sa serviette. "Je ne crois pas que M. Nabokov se rendait compte de tout le suspense qu'il créait, se souvient un étudiant ; comme devant un magicien handicapé, nous ne savions jamais si allait surgir une poignée de foulard au lieu du lapin attendu, ou un flan au lieu de l'œuf dur promis. C'était toujours une aventure." (p.195)

L'humour de Nabokov a contribué largement au charme de ces cours. (...) À la fin d'un cours, il lui arrivait de recommencer au début, et certains étudiants mettaient une minute ou deux avant de relever la tête de leurs notes tandis que d'autres avait déjà compris et attendaient en silence de voir ce qui allait se passer. Il trouvait parfois si drôle un passage de Gogol, de Dickens ou de Flaubert que son discours s'entrecoupait de rire, si bien que sa femme, assise au premier rang, devait faire signe que personne ne comprenait ce qu'il disait. (p. 203)

(sur le cours sur l'art d'écrire à Stanford)

"Je ne me rappelle pas avoir pris la moindre note pendant ce cours. C'eût été un peu comme gratter du papier tandis que Michel-Ange expliquait comment il avait conçu la voûte de la Chapelle Sixtine. De toute manière, je n'ai pas le souvenir d'un cours au sens au sens conventionnel du mot. Il nous faisait partager son activité et son expérience créatrice." (p.42)

Littératures/I : Austen, Dickens, Flaubert, Stevenson, Proust, Kafka, Joyce, Fayard, Vladimir Nabokov, éd. Le livre de poche, coll. "Biblio essais" (les cours publiés)

Lorsque nous nous sommes occupés de Jane Austen, nous avons fait un certain effort pour rejoindre les dames au salon. Dans le cas de Dickens, nous restons à table avec notre verre de porto. (p.111)

Le style de Proust renferme trois éléments particulièrement distinctifs :

1. Une grande richesse image métaphorique (...)
2. Une tendance à charger et à étirer la phrase jusqu'à la limite de sa longueur et de sa largeur, à bourrer le petit soulier qu'est la phrase d'un nombre miraculeux d'incidentes, de parenthèses, de subordinées et de sub-subordinées. En matière de générosité verbale, c'est un véritable Père Noël.
3. Chez les romanciers qui l'ont précédé, il y avait une distinction nette entre passage descriptif et partie dialoguée (...). Mais chez Proust, conversation et description s'entremêlent, créant une nouvelle unité où fleur et feuille et insecte appartiennent à un seul et même arbre en fleur. (p.295)

Vladimir Nabokov : 1. les années russes, Brian Boyd, Gallimard, 1992

Véra Slonim était une enfant précoce. Son premier souvenir précis remonte à l'âge de six ou sept mois. À trois ans, elle lisait le journal, agenouillée sur le sol, et se rappelle avoir un jour annoncé tout excitée à ses parents qu'une bombe avait été lancée sur un général. Des gouvernantes lui enseignaient le français et l'anglais. Elle écrivait des poèmes à dix ou onze ans, comme la plupart des enfants de sa génération et de sa classe. (p.252)

Soucieuse avant tout de préserver son intimité, Vera Nabokov ne cherche jamais le moins du monde à partager la gloire de son mari. "Plus vous me laissez de côté, m'a-t-elle dit au début de mes recherches, plus vous serez près de la vérité." En réalité, sa passion pour la littérature et pour Vladimir Nabokov ferait d'elle sa femme, sa muse et son lecteur idéal ; sa secrétaire, dactylo, éditeur, lectrice des preuves, traductrice et bibliographe ; son agent, conseiller financier et juridique ; son chauffeur ; son assistante enfin, tant pour ses recherches que pour ses cours. Mais jamais, affirmait-elle, son modèle : Nabokov a toujours "eu le bon goût de me laisser en dehors de ses livres" (p.254)

À Paris, en 1932, il côtoie Berberova ; malgré toute sa sympathie, il trouve sa conversation exaspérante : "Exclusivement littéraire, et j'en ai eu assez. Je n'avais pas eu de discussion de ce genre depuis mes années de collège : "Connaissez-vous ceci ? Aimez-vous cela ? Avez-vous lu un tel ?" En un mot, épouvantable." (p.453)

Postface de Lolita, par Nabokov, 1956 (pour quitter les potins...)

À mes yeux, une œuvre de fiction n'existe que dans la mesure où elle suscite en moi ce que j'appellerai crûment une jubilation esthétique, à savoir le sentiment d'être relié quelque part, je ne sais comment, à d'autres modes d'existence où l'art (la curiosité, la tendresse, la gentillesse, l'extase) constitue la norme. Ce genre de livre n'est pas très répandu. Tout le reste n'est que camelote de circonstance ou ce que certains baptisent littérature d'idées, ce qui n'est bien souvent qu'une autre forme de camelote de circonstance se présentant sous l'aspect de gros blocs de plâtre soigneusement transmis d'une époque à l'autre jusqu'au jour où quelqu'un arrive avec un marteau et s'en prend allégrement à Balzac, à Gorki ou à Mann. (p. 528)